

LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DUSSELDORF

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — VIE MILITAIRE ET RELIGIEUSE AU MOYEN-AGE ET A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE, par Paul Lacroix (bibliophile Jacob). — LITTÉRATURE : LA PERLE DE SAINT-FLOUR, par M. F. Mouillan. — COURRIER DES THÉÂTRES. — MOSAIQUES ROSES. — LES ÉTRENNES DE LA GAZETTE ROSE. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE.—Encore une année de plus! — Pour qui il importe peu de vieillir.—La date du 31 décembre.—Oubliions pour nous souvenir toujours.—Comment il faut commencer l'année 1873.—La souscription du *Figaro* en faveur des inondés de la Seine. — Nouvelles du monde élégant. — Les réceptions vont reprendre leurs jours et leurs soirs. — Deux grandes battues en Bretagne.—Les « Jolis Raccolours » de M. le marquis de Colbert-Chabannais.— Une Soirée littéraire chez M. Camille Doucet.—La « Gléopâtre » de Mme la baronne de Maistre au Théâtre des Italiens — Les femmes compositeurs.—Les festivals populaires du Châtelet.—On danse déjà à Nice.—Matinées dansantes au cercle Masséna et au cercle de la Méditerranée. — Les Echos de Nice.—Une cantilène de M. Camille Allary. — Les bouquets de Mme Duluc. — Concert de la Société Philharmonique à Dieppe.—Les étrennes de la *Gazette Rose*.—La Ceinture russe en cuir de Russie.

Encore une année de plus!... L'horloge de la vie marche quand même, que les jours soient heureux ou malheureux, impossible d'en arrêter le rouage. C'est la loi divine; il faut toujours avancer. Il importe peu de vieillir quand on est au printemps de la vie: on voit tout en rose, le ciel est d'azur et l'horizon lointain tout ensoleillé d'illusions et d'espérances. Une année de plus!... Pour la jeune fille, c'est un mari; pour l'enfant, des joujoux et des bonbons; pour la jolie femme, des bijoux et des fleurs. Chacun accueille donc la nouvelle année avec des idées bien différentes.

Que de places vides, hélas! au foyer de la famille et de l'amitié, quand on a déjà parcouru une certaine distance de la route! Il y a un an, à pareille époque, Mme la comtesse Dash réunissait ses meilleurs amis; c'était l'une de ses plus chères habitudes. Tous les 31 décembre on dinait chez elle, et à minuit sonnant chacun s'embrassait et se souhaitait tous les bonheurs possibles dans l'année qui prenait date dans le livre de la destinée. Il y avait, dans ce dîner intime de nouvelle année, Mme la comtesse de La Châtre, Mme la comtesse de Bonglinval (Jeanne d'Astorga), directrice de la *Fantaisie Parisienne*; M. le comte et Mme la comtesse de Noé (lisez Cham), M. Barbey d'Aurevilly, M. de Saint-Maur, qui arrivait toujours les poches remplies de madrigaux, de jolis vers et de bonbons; M. Henri de Beauvoir, l'un des fils de Roger de Beauvoir; Mlle Mathilde de Cisternes, nièce de Mme la comtesse Dash, et dont le dévouement pour sa tante, jusqu'à la dernière heure, mérite le prix Monthyon, et votre très humble chroniqueuse. On y dépensait bien de l'esprit et du cœur, sans compter les menus de cuisine, que Mme la comtesse Dash publiait dans la *Fantaisie Parisienne*, sous ce titre: *Les Matines d'un Chanoine*, et dont elle nous offrait les primeurs. M. Barbey d'Aurevilly, avec son esprit original et primesautier, donnait la réplique à Cham, tou-

77/1558

1363600150

jours spirituel et toujours amusant comme une page du *Monde illustré* et du *Charivari*. M. de Saint-Maur improvisait des vers à la fée de la maison, à la bonne Gabrielle, comme il l'appelait. Le temps marchait vite, et minuit sonnait qu'on était encore à table. Alors, c'était un sauve-qui-peut de Cendrillon. On se pressait autour de la comtesse Dash pour lui souhaiter la santé la plus parfaite et le bonheur le plus durable. Où sont tous nos vœux et nos souhaits?... Les oiseaux ne chantent plus dans la serre verdoyante et fleurie de la comtesse Dash. Le nid est désert; l'impitoyable mort a passé par là, et l'amie pleurée et regrettée dort au cimetière. Oublions pour nous souvenir toujours, et fêtons cette nouvelle année 1873, qui semble toute aimable et toute charmante parce qu'on ne la connaît pas et que nous ignorons tout ce qu'elle nous réserve.

En commençant bien l'année, il semble, n'est-ce pas, qu'elle doit être toujours heureuse, et que c'est du bonheur qu'on gagne au ciel et sur la terre? Il est si bon d'être humanitaire et charitable. Demandez-le au *Figaro*, qui vient d'accomplir une œuvre philanthropique et sociale tout à la fois, en ouvrant dans ses colonnes une souscription en faveur des inondés de la Seine.

C'est M. de Villemessant, directeur du *Figaro*, qui en a eu la généreuse initiative. Son bon cœur lui fait toujours accomplir de grandes choses. Il n'a pas voulu qu'on s'inquiétât des opinions ni des antécédents de tous ceux que l'inondation avait atteints et chassés de leurs modestes demeures; comme sur un champ de bataille, il n'a vu que des malheureux qu'il fallait secourir et arracher à la misère. Il a envoyé ses *reporters* sur les lieux mêmes, s'enquérir des nécessités de chacun, et comme les messagers de la Providence, ils ont donné des secours et du pain aux victimes de l'inondation.

Quel plus noble démenti donné à toutes ces doctrines lâches et impies qui égarent les masses et les classes ouvrières en leur montrant le riche comme l'ennemi du pauvre!... Au premier appel, tous ceux qui possèdent sont arrivés, donner à ceux qui ne possédaient plus rien. La commotion de la charité chrétienne est toujours électrique. Ce n'est certes pas dans le parti radical que les inondés de la Seine eussent trouvé les secours immédiats et généreux que la souscription du *Figaro* leur a procurés. A l'heure où nous écrivons ces lignes, la souscription du *Figaro* a dépassé le chiffre de 300,000 fr.; elle atteindra la somme de quatre cent mille francs. Quel plus bel éloge faire de l'homme qui a eu cette pensée toute chrétienne, et comme M. de Villemessant doit bien dormir en se disant: « *J'ai gagné ma journée.* »

Aussitôt les solennités du Jour de l'An accomplies, les visites faites et rendues, Paris va se mettre en train de donner des fêtes et des bals; les réceptions vont reprendre leurs jours.

Mme la comtesse A. de Moustier a choisi le vendredi pour son soir de réception. On sait que son salon est un de ceux, à Paris, où se fait de la meilleure musique.

Mme la duchesse de Mouchy-Noailles reçoit tous les dimanches.

Mme la comtesse Duchâtel, également tous les dimanches.

Mme la comtesse Perrière-Pillé, tous les lundis soir.

Mme Rattazzi, dont le mari va reprendre le portefeuille de président du conseil en Italie et redevenir premier ministre, tous les jeudis soir.

Mme la duchesse de Hamilton, née princesse de Bade, est revenue dans son hôtel de la rue Saint-Dominique. La duchesse de Valentinois, sa fille, est en ce moment auprès d'elle.

M. le marquis de la Rochejacquelein a transporté complètement à Versailles toute son installation luxueuse de la rue Solferino; c'est là qu'il recevra tout cet hiver.

M. le duc d'Harcourt en a fait autant et tient également grand train de maison dans la ville de Louis XIV.

Nous aurons donc à nous occuper en même temps des fêtes de Paris et des fêtes de Versailles.

Le prince et la princesse de Montmorency-Luxembourg partent pour Cannes. C'est un salon de moins cet hiver. Espérons que l'émigration ne sera pas trop nombreuse, et que Nice, Cannes et Monaco ne nous enlèveront pas toute notre aristocratie parisienne.

On dit que M. le marquis de Colbert-Chabanais, père de la duchesse de Doudeauville, vient de terminer à son château de Cagnet-du-Luc un opéra comique en un acte, qui doit être représenté cet hiver pour une œuvre de charité, et qui a pour titre: *les Jolis Raccoleurs*.

Il y a de très belles chasses et de grandes battues en Bretagne, tout près de Vannes, dans le magnifique domaine de Kern'ltrol, cette terre classique de la plus large et de la plus cordiale hospitalité.

Le château est une demeure vraiment princière, située sur la commune de Noyal, près Teix. Il est entouré d'une vaste forêt, dont une grande partie est disposée et destinée aux plaisirs de la chasse.

Il vient de s'y accomplir deux journées glorieuses, qui resteront dans les annales de Saint-Hubert.

A la suite d'un succulent déjeuner, de superbes attelages ont conduit les chasseurs au carrefour du Périgo, et, à leur approche, ils ont été accueillis par de nombreux vivats de la part d'une masse de rabatteurs, ayant à leur tête de nombreux gardes, tous revêtus de la livrée des seigneurs de Kern'ltrol.

Douze fusils émérites ont pris part à ces deux journées mémorables.

Citons le comte de Kern'ltrol, la comtesse de Kern'ltrol, idéalement jolie dans son costume de chasseresse, un vrai tableau digne de figurer dans les galeries de Versailles; le marquis de la Freuse, Mlle Rosalane de la Freuse, le chevalier de la Versadière, M. Vincent de la Versadière, le comte de Kermanandock, si célèbre par l'élevage des chevaux; le comte de la Rochefoucauld, le docteur Mortudelli, la grande illustration médicale de Florence, Sir William Mansbury, le vicomte Guy de Rocqueton, le marquis de Viltems.

M. Camille Doucet, l'aimable et spirituel académicien, a terminé l'année par une très brillante soirée. Il y avait une foule de notabilités artistiques et littéraires, et toute l'élite du monde de l'ancienne cour.

M. le comte d'Osmond va publier un nouveau volume, chez Michel Lévy, sous ce titre : *Symphonies du cœur et Chansons de l'Esprit*. Souhaitons-lui tout le succès que l'homme du monde et le livre méritent.

Et Mme la baronne de Maistre va faire représenter à la fin de la saison, au Théâtre-Italien, son grand opéra de *Cléopâtre*. C'est très beau, très sayant, très mélodieux et très largement orchestré comme tout ce que produit Mme la baronne de Maistre. Il y a quelques années, M. Perrin avait reçu un grand opéra de Mme la baronne de Maistre, *Sardanapale*. Il s'est effrayé de la mise en scène que nécessitait le sujet. Avec le talent de Mme la baronne du Maistre, il n'y avait pas à hésiter, *Sardanapale* eût obtenu un succès européen.

Les femmes-compositeurs n'arrivent à se faire entendre au théâtre, et accepter, qu'après avoir franchi et surmonté bien des obstacles. C'est une grande faute. Il y a des femmes du meilleur monde qui ont un talent réel — telles que Mme la baronne de Maistre, Mme la comtesse de Périère Pilté, Mme Tarbé des Sablons et Mme la vicomtesse de Grandval qui ont produit beaucoup et qui produisent encore.

Telles sont les nouvelles du monde élégant, sans compter les aristocratiques mariages qui vont toujours leur train.

Les festivals populaires du Châtelet sont de plus en plus appréciés et suivis. C'est à peine si l'on peut trouver une place; tout est envahi. Le goût de la bonne musique se propage en France et surtout à Paris.

Le dernier festival du 22 décembre était dirigé par M. Cressonnois. On y a exécuté plusieurs morceaux, entre autres celui du *Comte Ory* de Rossini, arrangé par M. Eugène Prévost; une marche de Meyerbeer; un solo de flûte, sur les plus jolis motifs de la *Juive*, par Demerseman, et exécuté par un de ses élèves, M. Cantie. Mlle Séveste a délicieusement chanté l'air du *Pré aux Clercs*, ainsi que la romance des *Noces de Figaro*. Le ballet de *Faust* a été exécuté avec beaucoup d'ensemble. Les violoncelles et les violons ne laissent rien à désirer. L'orchestre est parfait en tous points.

A Nice on a déjà dansé. Cela n'a rien d'étonnant. Nice est en plein printemps et a sur Paris la suprématie des violettes blondes, des roses thé et des jolies Américaines. La colonie américaine, qui donnait de si belles fêtes à Paris, et qui se faisait remarquer dans tous les bals des Tuileries et de l'Hôtel de Ville, a émigré à Nice.

La première matinée dansante du Cercle Massin à Nice a été très animée.

Les Américaines s'y faisaient remarquer par de ravissantes toilettes et leur entraînaient à la danse, car elles sont infatigables, et elles ont des ailes.

Lorsque l'amiral Alden est arrivé, accompagné de M. Vesey, consul des Etats-Unis, et du capitaine Stokes Boyd, il a été salué et acclamé par l'air national américain.

Cet honneur, auquel l'amiral Alden s'est montré très sensible, est un hommage patriotique rendu à la nation américaine, à laquelle Nice doit, cette année, toute la prospérité et l'animation de la saison.

Il y avait à cette fête dansante : le comte et la comtesse Michel, le général Daudet, le baron et la baronne de Pallandt, le prince et la princesse Galitzine, Mme Skariatine, le duc de la Conquisia, le comte de Villaz Gonzales, le prince de la Scalletta, M. et Mme d'Auzac, l'honorable M. Butler, et Mme et Mlle Butler, le comte Del Borgo, le baron et la baronne de Sainte-Marie, le comte et la comtesse de Rehbinder et le prince de Valori.

Toujours d'après les « Echos de Nice », il y a eu dimanche dernier soirée intime chez Mme la duchesse de Mouchy.

Les réceptions de la duchesse de Mouchy, à Paris, ne commenceront qu'après son retour de Nice.

Il y a eu également un très joli bal chez Mme

Rodgers. Les salons étaient resplendissants de fleurs et de lumières. Les parterres de Mme Duluc avaient été dévastés. Les toilettes étaient très fantaisistes et toutes nouvelles. La reine de ce bal a été Mme la princesse Galitzine. Une ravissante jeune fille, Mlle D..., a été très admirée. Elle a le type créole et la grâce d'une Parisienne. Sa toilette de satin blanc, toute bouillonnée de tulle mousseux et relevée avec des roses, était l'œuvre de *Mme Gonin*, une rivale de la maison Gagein, à Nice.

* *

Le 26 décembre, il y a eu également grand bal chez Mme de Pau (la marquise des Grâces); c'est ainsi qu'on la désigne à Nice et dans le cercle de ses amis.

Le 27, premier grand bal au Cercle de la Méditerranée.

Mais toutes ces fêtes, disent les « Echos de Nice », n'effacent pas la matinée dansante donnée à bord du *Wabasch*, mardi dernier, par l'amiral Alden, qui en faisait les honneurs, assisté du capitaine Temple.

Les « Echos de Nice » s'y entendent parfaitement en fait d'appréciation de toilettes et de beauté, car voici ce qu'ils disent :

« Les Américaines sont jolies, grandes, sveltes et surtout gracieuses; elles ont le privilège de rester distinguées, avec des toilettes voyantes ou originales; elles seules savent avouer par leur entrain tout le plaisir que leur donne la danse. »

Parmi les plus jolies, la chronique niçoise cite une charmante jeune femme, à l'œil noir, aux cheveux légèrement crépés et ondulés, formant une auréole autour de son front, et aux lèvres de carmin qui semblaient manger des perles, tant ses dents étaient blanches, petites et nacrées. Sa toilette rouge et noire lui donnait quelque chose d'un lutin. Et une autre gracieuse Américaine qui était de toutes les valse et de tous les quadrilles. Grande veste, sa taille flexible ondulait comme un roseau sous la douce pression de son danseur. Sa toilette était verte et noire, mais d'un vert doux et tranquille qui donnait à toute sa personne un ensemble de gracieuse harmonie.

Voici de très jolis vers qui ont été adressés à l'une des fleurs de beauté de cette fête maritime. A qui, nous dira-t-on?... Demandez-le à *M. Camille Allary* qui les a signés.

Le papillon aime la rose,
Le rossignol l'ombre des cieux,
Le bouton d'or, l'eau qui l'arrose,
Et moi, l'éclat de tes grands yeux.

Le poète adore la gloire,
Le rêveur l'azur des flots bleus;
Moi, j'adore ton sein d'ivoire,
Et l'azur profond de tes yeux.

Chacun aime; chacun au monde
Suit un guide mystérieux;
Et moi j'ai, dans ma nuit profonde,
Pris pour étoiles tes grands yeux.

Toutes ces belles fêtes de Nice sont parfumées et embellies par les arbustes verts et les fleurs de Mme Duluc qui a succédé, à Nice, au jardinier Alphonse Karr. Il en reste assez, heureusement, pour Paris et pour la France tout entière. Les violettes de Nice voyagent très loin, et pour le jour de l'an Mme Duluc n'aura plus une seule violette de Parme, tant elle en aura expédié à Paris. Heureusement que les violettes de Parme fleurissent et s'épanouissent du jour au lendemain.

Il n'y a pas que Nice qui attire notre attention et nos sympathies. Nous avons aussi voué à Dieppe une affection sincère, car c'est à Dieppe que nous avons vu la mer pour la première fois. Tout ce qui parle de Dieppe trouve donc un écho dans notre cœur, et c'est avec un plaisir extrême que nous avons trouvé, dans la *Vigie de Dieppe*, le compte-rendu d'un concert donné par la Société philharmonique au profit des *Alsaciens-Lorrains*. Ce concert a été très beau. La Société philharmonique avait eu l'excellente idée de s'assurer le concours de Mme Armand Richault et de Mme Tesseire, très aimées et très appréciées à Dieppe.

Mme Richault, dit la *Vigie de Dieppe*, a conquis depuis longtemps son droit de cité parmi nous, car plus d'une famille indigente de notre ville bénit en secret la fée bienfaisante qui sait toujours se souvenir qu'elle a été une grande artiste, tout autant qu'elle est aujourd'hui une charmante femme du monde, quand il s'agit de soulager quelques misères. Il va sans dire que c'est gratuitement que Mme Richault a prêté son concours à l'œuvre des Alsaciens-Lorrains.

Mme Richault a dit, comme elle seule sait dire, les *Virtuoses des Buissons*, de Mme Anaïs Ségalas, et l'on croyait entendre tout ce monde ailé de rossignols et de fauvettes. La Petite Chanteuse, d'Eugène Manuel, le poète à la mode, qui a été couronnée par l'Académie, et lorsque l'*Enfant parait*, de Victor Hugo. C'est la nature qui se réveille, c'est le printemps dans toute son éclosion que cette poésie colorée et imagée du grand poète. Mme Richault a tour à tour des larmes, des caresses et des sourires dans la voix et dans l'expression de la physionomie.

Elle a dit avec beaucoup de verve et d'esprit, avec le concours de Mme Tesseire, cette amusante

scène des *Bavardes*, tirée du «*Mercur Galant*» de Boursault.

Mme Richault est revenue de Dieppe couverte de bravos et de fleurs. Elle doit jouer la comédie, le lendemain de Noël, dans le petit hôtel de Mme Rattazzi qui remplira l'un des principaux rôles dans un proverbe de sa composition : *Quand on n'aime plus trop, on n'aime plus assez*, aphorisme vrai, sans en avoir l'air.

Et maintenant que vous souhaitez, chères lectrices et amies ?

La *Gazette Rose* s'impose de très grands sacrifices pour vous conquérir et vous conserver. Vous lui en tiendrez compte, n'est-ce pas?... en ne désertant pas le drapeau de la *Gazette Rose*. Nous vous offrons avec plaisir une *Ceinture russe* en cuir naturel de Russie, rouge et noir, qui est cotée huit francs dans les magasins de la Glaneuse et que nous vous donnons pour rien. Nous désirons qu'elle devienne votre préférée, comme les nouveaux bonbons de *Siraudin-Reinhart* sont les préférés des Etrennes. Voilà un titre qui restera : *Les Préférés*. Siraudin va en faire un vaudeville. Souhaitons-lui le succès des Préférés de Reinhart. Les toiles et les coussins en véritable cachemire des Indes, contenant les Préférés, annoncent tout simplement le retour des cachemires des Indes qui vont l'emporter pour le printemps sur toutes les confections les plus fantaisistes. La maison Gagelin vous en dira plus long que moi à ce sujet et dans les modes du jour.

En outre de la Ceinture russe, que la *Gazette Rose* vous donne aujourd'hui pour Etrennes, nous vous annonçons pour le mois d'avril de grandes améliorations et de grands changements. La *Gazette Rose* sera illustrée et traduite en anglais et en espagnol. Tous ces changements importants auront lieu pour vos œufs de Pâques. En attendant, accentez tous les souhaits bien affectueux de nouvelle année de votre chroniqueuse et amie.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les modes du jour ne sont nullement sacrifiées aux étrennes ; le jour de l'an ne fait que prendre date. A peine l'année 1873 est-elle proclamée qu'il faut faire des visites officielles à ses amies, en recevoir, rouvrir ses salons et organiser des fêtes et des réceptions. La mode est donc plus affairée que jamais. Elle s'occupe de grandes améliorations dans la toilette, et la maison Gagelin-Opigez va opérer tout simplement un véritable

coup d'Etat en supprimant les tuniques et les tournures exagérées. La crinoline est déjà tombée, et plus les femmes sont longues et effilées aujourd'hui, plus elles paraissent distinguées et charmantes. L'exagération d'une mode amène toujours l'exagération d'une autre. Aujourd'hui la réforme en mode, comme en politique, ne s'accomplit que peu à peu. Tout contribue, d'ailleurs, à ramener les toilettes à une simplicité plus parisienne et de meilleur goût. La moire antique, qui avait été obligée d'abdiquer depuis les tuniques et les toilettes frou-frou, revient avec plus d'autorité que jamais. Les premières robes en ce genre sont de style princesse fermées dans toute leur hauteur pour toilettes de ville et ouvertes sur des tabliers de velours ou de satin de nuance différente pour toilettes du soir.

Il est à remarquer que, jusqu'à présent, toutes les plus jolies robes fantaisistes de la maison Gagelin-Opigez se sont produites avec des corsages demi-montants, c'est-à-dire ouverts en cœur ou décolletés carrément, avec manches s'arrêtant au coude ou manches de crêpe de lisse blanc partant de la manche courte, depuis l'épaule.

Aux Italiens et à l'Opéra on a fait cette remarque que les corsages décolletés étaient en si petite majorité qu'ils semblaient déplacés et presque démodés, tant il est vrai que la mode acceptée est toujours la mode la plus seyante.

Les robes Princesse, allongées en fourreau, amènent tout naturellement la mode des cachemires des Indes. On ne portait plus de cachemires, on n'en voulait plus, on les trouvait lourds et incommodes. Aujourd'hui toutes les belles dames reviennent à leurs anciens cachemires qu'elles troqueraient bien certainement, si cela était possible, avec les nouveaux cachemires que la maison Gagelin-Opigez vient de recevoir directement des Indes.

Après avoir dit et prouvé tout le contraire, il est reconnu maintenant que le cachemire des Indes l'emporte sur toutes les confections présentes, passées et futures, qu'il est très grande dame, qu'il cache la taille, qu'il la dégage à volonté, et que sa vogue est désormais assurée jusqu'à sa nouvelle déchéance. En France on procède de même pour la mode comme pour la politique, on s'enthousiasme de prime-abord et l'on se calme encore plus vite.

Les nouveaux cachemires des Indes de la maison Gagelin-Opigez ont été édités pour la plupart sur des dessins éminemment français. Autant le travail des Indiens est merveilleux et inimitable, autant il est défectueux pour la forme et pour le goût. Les tissus les plus purs sont surchargés de

splendides broderies d'une finesse féerique, disposées en robes et en houppelande chinoises. Ce serait à désespérer de semblables vêtements, si la maison Gagelin-Opigez n'était là pour les modifier et les transformer. Ce qui était grotesque devient original et fantaisiste. C'est ainsi que les femmes du très grand monde qui n'aiment pas les modes banales vont avoir au printemps de nouveaux vêtements appelés *Chuddas*, en cachemire pur, de nuance café clair, fleur de pêche, gris d'Orient, bleu de Chine, gris perle, gris lotus, etc., avec broderie grenulée, teinte sur teinte, genre camaiëu ou broderie persane et cachemire.

Nous vous disons la mode d'avance parce que telle est la mission de la *Gazette Rose* de ne jamais se laisser surprendre. Nous reviendrons sur ces vêtements *Chuddas* en temps et lieu. Nous prenons seulement date aujourd'hui pour la maison Gagelin-Opigez qui rend aux cachemires des Indes toute la prépondérance qu'ils avaient perdue. Il en est de même des pelisses de velours garnies d'un large bord de fourrure. C'est la mode la plus nouvelle, la plus riche et la plus élégante de l'hiver — quand nous aurons un hiver. Tous les costumes, plus ou moins luxueux, se permettaient le petit bord de fourrure de skuns, en petit gris et en vison du Canada, tandis que la large bande de fourrure implique tout de suite une très belle fourrure d'un grand prix. Le vrai luxe, c'est-à-dire la simplicité fastueuse, revient donc à la mode. C'est un grand pas vers le bon goût dont Paris s'était départi depuis plusieurs années pour accueillir trop facilement les modes étrangères.

L'un des plus élégants modèles de la maison Gagelin-Opigez, pour demi-toilette et grande toilette, cela dépend, c'est le *Monténégrin* en drap noir richement soutaché et bordé de skuns. Ce vêtement est cambré derrière à la taille, comme une selle de cavalier, et sur les épaules il décrit de larges manches flottantes qui ne sont pas des manches et qui tiennent au-devant du monténégrin disposé en écharpe mantelet. Cette forme est indescriptible; on ne peut juger de sa grâce qu'en voyant le monténégrin sur une femme svelte et élégante.

Et les toilettes de bal? nous dira-t-on. Attendez. Paris ne danse pas encore; il va se mettre en mouvement.

On annonce un congrès féminin de belles dames appartenant à l'élite du monde parisien, pour aviser à faire sortir la société française de la léthargie dans laquelle elle semble tout à fait se plonger, et pour organiser de ces grandes réceptions, quasi-officielles, si propices à développer et à

faire prospérer l'industrie et le commerce de la capitale.

En attendant ce congrès féminin, Mme la comtesse de Kersaint va reprendre ses réceptions hebdomadaires qui attirent toujours une si élégante affluence, et Mme de Mortemart recevra tous les dimanches, ainsi que la duchesse d'Maillé.

Quand les toilettes de bal seront décrétées et acceptées, la *Glaneuse* aura de nouvelles passementeries et de nouveaux ornements que nous vous décrirons. Vous connaissez déjà les rubans et les écharpes Khalil-Pacha de la Glaneuse, en crêpe de Chine brodé teinte sur teinte ou en crêpe de Chine noir brodé de fleurs de toutes couleurs ou de fleurs jaune or. Cette écharpe Khalil-Pacha fait ornement de jupe et de corsage, cela dépend.

Les larges rubans de moire pour écharpe-ceinture font aussi nouveauté, de même que les rubans de velours doublés de satin de couleur tissé à même le ruban.

Les parures François II faisant fraise de crêpe lisse et manchettes de l'époque vont très bien aux personnes grandes et minces, tandis que les parures Mancini s'ouvrant en cœur sur la poitrine et décrivant une espèce de berthe fichu de plis de tulle, avec biais de crêpe de Chine et malines tout autour, conviennent mieux aux femmes un peu fortes.

La Glaneuse a annexé à sa mercerie illustrée, à ses passementeries artistiques et à ses beaux rubans fantaisistes un rayon de lingerie et un salon de chapeaux à la mode du jour. La lingerie est simple ou luxueuse, selon qu'on le désire, mais toujours d'un goût parfait. Les chapeaux ne sont pas non plus extravagants; ils sont seyants et ils rajeunissent, le point important pour toutes les femmes.

Nous avons déjà décrit les capelines de la Glaneuse, et si nous y revenons, c'est pour être utile et agréable à nos nouvelles abonnées. Les capelines de la Glaneuse se font en satin, avec bord de fourrure et forment le fichu sur les épaules. La fourrure est très douce au visage. Il y a aussi des capelines en tricot neige de Bagnères de Bigorre, avec effilet muguet en soie et laine blanche ou en laine blanche et soie de couleur.

La Glaneuse, à l'occasion de la solennité de Noël et du jour de l'an, a fait l'exposition dans ses vitrines de la rue de la Chaussée-d'Antin, n° 7, de la *Ceinture russe* que la *Gazette Rose* offre comme cadeau d'étrennes à ses abonnées.

Cette collection de ceintures Russes en cuir rouge ou en cuir noire, avec agrafes diverses, ar-

gentées ou oxydées, avait attiré la foule. On se demandait pour qui cette agglomération de Ceintures russes. Et la Glaneuse disait à qui voulait l'interroger et l'entendre que, d'un commun accord avec la *Gazette Rose*, elle faisait un sacrifice très grand sur ces Ceintures russes que la *Gazette Rose* donnait pour rien à ses abonnées.

Rappelons, comme étrennes de la Glaneuse, l'*Echarpe béarnaise* en reps de laine rayée de toutes couleurs, très simple et très riche de coloris, ne coûtant que dix francs.

L'*Echarpe alsacienne* en laine noire frangée, portant le deuil de la France.

L'*Echarpe espagnole* en blonde espagnole ayant quatre à cinq mètres de longueur et faisant coiffure et écharpe de cou.

La *Mantille espagnole*, tout à fait typique, arrivant de Madrid.

Et des boîtes de gants, contenant une douzaine de gants de Suède, beurre frais, les gants à la mode.

Les robes de moire antique et les robes en lampas broché font de plus en plus actualité et genre. Il a été grandement question d'une toilette qui ressemblait plutôt à un costume, que portait l'autre vendredi, à l'Opéra, Mme la baronne de P. Cette toilette était en brocatelle blanche, de forme princesse, à taille longue et en pointe, avec corsage décolleté en carré devant et la collarète Médicis en fil de laiton, s'évasant autour de la tête et dégageant le cou, avec broderie de jais blanc.

Une autre toilette du même genre, portée par une très belle Italienne, était en velours noir, avec robe à traîne fuyante sans aucun ornement et justaucorps tout bordé de jais noir, corsage décolleté carrément, avec fraise Médicis brodé de jais noir.

Le costume Médicis et la robe Princesse sont préférés aux tuniques et aux frous-frous de pouffs et de retroussis qui vont disparaître comme nous l'avons dit. Les robes Princesse se font avec manteau Louis XV ou avec manteau Princesse relevé en baldaquin sur les côtés, très en arrière et dégageant le tablier. Citons en ce genre une robe Princesse en moire antique vert malachite s'ouvrant sur une jupe de velours noir tout unie. De chaque côté de la jupe, nœuds échelonnés de velours noir et de moire verte. Corsage avec même plastron de velours noir.

Nous revenons à la maison Gagelin-Opigez, comme vous voyez. Nous avons oublié de vous donner tous ces détails et de vous parler d'un corsage de velours noir disposé d'une façon toute originale, décolleté carrément devant et ouvert en cœur derrière, avec manches de crêpe lisse

blanc et fichu de crêpe lisse blanc et de tulle dans l'intérieur décolleté du corsage.

Une autre robe Princesse en lampas bleu pâle, toute garnie de volants Malines et de nœuds Page en ruban de moire bleue, s'ouvrait sur une jupe de satin blanc. C'était très doux et très blond. La jolie femme qui portait cette toilette était coiffée à la Fontange, avec un très grand peigne en écaille blonde posé assez en arrière.

Les coiffures ont déjà commencé la rénovation de la mode. Les chignons ne sont plus flottants dans le milieu du dos, et les cheveux sont relevés de façon à dégager la nuque. Le peigne d'écaille constitue presque tout l'ornement de la coiffure avec les échafaudages de coques et de crêpés superposés sur le sommet de la tête. Le peigne d'écaille prend donc une importance très grande dans la mode et dans les coiffures, et c'est pourquoi nous appelons toute votre attention sur la façon de le faire valoir dans votre chevelure et de le porter. Les peignes les plus nouveaux sont très hauts de forme. Ils semblent, de prime-abord, étranges et audacieux, mais sur la tête ils sont très seyants et très élégants quand on est coiffé pour les mettre en évidence et pour les faire valoir. On les désigne sous le nom de *peigne Girafe* et de *peigne Espagnol*. On va sourire et s'écrier: « Mais le peigne Girafe nous reporte au temps de ma tante Aurore. Quand cela serait!... Le passé vaut bien le présent, tel qu'il est, avec ses éventualités d'avenir. Le peigne Girafe s'épanouit en feuilles d'écaille côtelées, sculptées, découpées à jour. Lorsque l'écaille est blonde, les rayons du jour passent à travers et lui donnent des reflets d'or. Mais la fantaisie ne convient qu'aux fantaisistes, et toutes les femmes ne peuvent pas porter des coiffures ni des peignes exagérés. Il y a donc des peignes charmants qui conviennent aux coiffures simples et modestes, tels que le peigne couronné de perles, le peigne Torsade, le peigne Natte, le peigne Empire, le peigne Diadème et le peigne Grec. La fabrication de l'écaille est éminemment parisienne, et nous faisons concurrence aux Chinois pour l'écaille, la nacre et l'ivoire. Les peignes dorés et argentés semblent de mauvais goût aujourd'hui. Ainsi va la mode. Impossible de s'en affranchir quand on tient à la réputation de femme élégante et qu'on veut être remarquée.

A l'occasion de la nouvelle année, l'*Union des Indes* a annexé à son comptoir de foulards, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra, un comptoir de magnifiques cachemires des Indes qui lui arrivent de Chine tout directement, sans le concours d'aucun intermédiaire, ce qui lui permet de les ven-

dre moins cher, tout en étant très riches de dessins et supérieurs comme fabrication. Les cachemires et les foulards peuvent parfaitement s'entendre, puisqu'ils voyagent ensemble et qu'ils arrivent du même pays. Le succès rend ambitieux.

L'Union des Indes, voyant qu'elle avait la suprématie pour les foulards, a pensé qu'elle pouvait conquérir la même prépondérance pour les cachemires. Elle a même fait venir des cachemires unis en pur cachemire noir, d'une qualité exceptionnelle, très artistement brodés ou soutachés qu'elle dispose en tuniques polonaises et en dolmans et qui constituent des costumes complets, moins le jupon. L'Union des Indes ne peut pas envoyer des échantillons de ces costumes comme elle le fait, *franco*, pour les foulards, chaque fois qu'on lui en fait la demande, mais on peut recevoir les costumes mêmes en fixant les prix dont voici quelques aperçus et en désignant le chiffre qu'on veut mettre. Les Polonaises et dolmans soutachés très finement de cordonnet varient de 180, 220, 240, 290 à 310 francs. Les costumes brodés au point d'armes, au passé et au plumetis sont cotés de 350, 380 à 410 francs. Le cachemire des Indes a donc pris possession de l'Union des Indes. Il y restera, parce qu'il sera apprécié et demandé. Rappelons aussi les magnifiques crêpes de Chine dont l'Union des Indes a le monopole et qui ne sont nullement démodés, car ils composent encore de ravissantes toilettes cette année. On les brode de riches bouquets, teinte sur teinte, genre camaïeu, ou de bouquets de couleur.

Pour les Etrences, l'Union des Indes a édité toute une collection de nouveaux foulards de poche qui auront un grand succès fantaisiste et qui sont dédiés exclusivement à la fashion masculine, ce qui n'empêchera pas plus d'une femme à la mode de les choisir pour mouchoirs du matin et pour mouchoirs de campagne. Ils sont charmants, ne vous en déplaise, et d'une berquinade toute enrubannée. Ce sont des mouchoirs *Jokey-Club*, avec fond foulard et fond Sarrah de toutes nuances, et bordure de couleur d'une largeur de 5 centimètres faisant ruban tout autour. Il y a plus de cent nuances différentes, avec bord uni de couleur, bord à pois, bord rayé et bord chiné. On brode les chiffres et la couronne sur le fond du mouchoir.

Les chiffres les plus nouveaux, sur fond blanc, sont de genre Arlequin, c'est-à-dire de plusieurs couleurs.

Il y a encore les cache-nez de saison pour Messieurs les députés. (*Aller et retour de Versailles*). Le fichu breton carré et frangé pour cravate et

pour coiffure. Et l'*Echarpe Eugénie* en pur crêpe de Chine brodé et frangé en toutes nuances, de deux grandeurs différentes, qui est un souvenir aimable et charmant. Pour tuniques de jeunes femmes et de jeunes filles, le foulard fond blanc à fleurettes garni de ruches à la vieille en foulard uni et de nœuds cravates en foulard, fait de jolies toilettes de dîner.

Si vous passez devant la maison Violet, arrêtez vous, *boulevard des Capucines*, au coin de la rue Scribe, devant les nouveaux étalages en ébène sculpté et en marbre veiné de Paillol, qui sont d'une élégance hors ligne. On dirait de deux petits monuments rappelant l'ensemble des magasins. Des glaces, habilement disposées, laissent entrevoir l'intérieur du premier salon des parfums de la maison Violet, comme dans un diorama. Par cela même qu'aucune maison de parfumerie n'est installée comme la maison Violet, pas une ne tient les articles élégants et exclusifs qu'elle est à même d'offrir à son aristocratique clientèle. Situation et réputation obligent. La maison Violet a disposé, pour le jour de l'An, de très jolies boîtes capitonnées, avec aquarelles de fleurs et sujets Watteau. On dirait d'un doux nid. Ces boîtes servent de boîtes à bijoux quand les parfums sont enlevés. Quelques-unes sont parfumées aux *violettes d'Italie* dont la maison Violet a fait une spécialité exquise. Les autres sont composées des articles qu'on demande et qu'on choisit dans le catalogue des parfums extra-fins de la maison Violet, tels que Savon royal de Thridace aux sucres de laitue; la Crème Pompadour pour effacer les rides; la Crème de beauté de *deux teintes* pour le jour et la lumière, et qui sert de fard sans en être un; la Floreine Violet pour la chevelure; les pastilles au mastic de Chio pour rafraîchir l'haleine; la Poudre de riz à la violette ou aux lys de cachemire; l'Eau de beauté; et pour le mouchoir le Foin coupé, le Bouquet *Jokey-Club*, les Fleurs de lys, l'*Ess bouquet* et les gouttes aux violettes d'Italie.

Il est encore une boîte mystérieuse que les très grandes coquettes ouvrent avec confiance: c'est la *Boîte de Jouvence*. Elles ont raison, car elles y trouvent la jeunesse dans tout l'éclat de sa beauté. La Boîte de Jouvence habite, comme la Belle au Bois-Dormant, le salon de lumière de la maison Violet, car il y a un salon de lumière comme il y a le salon des éventails.

C'est Kess qui règne en souverain dans le salon des éventails. Il y a introduit l'éventail Géant qui envahit tout comme un géant qu'il est. Les Parisiennes et les Françaises se contentent du demi-géant. Les Américaines, plus fantaisistes encore, trouvent l'éventail géant beaucoup trop

petit. Elles le demandent gigantesque, comme le Great Esthern.

Les éventails Géant de Kess, et par contre de la maison Violet, sont en satin noir, avec bouquets de fleurs d'un côté et papillons voltigeant de l'autre côté vers les fleurs.

D'autres sont disposés en satin blanc avec des panneaux de dentelle et des aquarelles de fleurs. Il y a beaucoup de fantaisie et de variété dans la monture des éventails grands et petits. Allez-y voir. Vous trouverez des floraisons de violettes et de roses.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

VIE MILITAIRE ET RELIGIEUSE

AU MOYEN AGE ET A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE,

Par Paul Lacroix (bibliophile Jacob) (1)

Depuis plusieurs années, à pareille époque, la maison *Firmin Didot* publie de splendides ouvrages qui sont de véritables monuments archéologiques, scientifiques, artistiques, légendaires et littéraires, faisant revivre le passé, grâce aux recherches savantes et inédites de M. *Paul Lacroix* et aux documents authentiques que l'illustre *bibliophile Jacob* compulse dans les anciens manuscrits, dans les musées français et étrangers et chez tous les collectionneurs.

En voyant ce beau livre illustré de 14 chromolithographies exécutées par *F. Kellerhoven*, *Régamey* et *L. Allard*, et de 409 figures sur bois, gravées par *Huyot père et fils*, on éprouve une admiration respectueuse et enthousiaste tout à la fois, car il honore la France, par ces tristes temps de discordes politiques que nous traversons.

En fouillant le passé de la France primitive qui fut plus tard la France de Charlemagne, d'Henri IV et de Louis XIV, M. Paul Lacroix a trouvé que l'affranchissement des peuples barbares et païens n'a pu s'accomplir que par la *vie religieuse* et par la *vie militaire*. Il a donc traité de ce double sujet au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, l'appliquant pour ainsi dire à notre société moderne, toute prête à s'écrouler.

Voici ce que dit M. Paul Lacroix dans sa préface :

« Le christianisme civilise les barbares ; par l'unité de la foi, il fonda l'unité politique au sein des peuples divisés en races ennemies, résultat qui n'eût été obtenu dans l'antiquité que par l'anéantissement des nationalités et par la domi-

nation du glaive et de la force d'oppression. »

» Sous l'influence des évêques, la législation se forme selon les principes de la morale chrétienne. Dans les grands conseils de la nation et auprès des rois, ils impriment au gouvernement du pays une direction chrétienne et sauvent plus d'une fois l'unité nationale près de se dissoudre. « Les évêques, » dit Gibbon, « ont construit la monarchie française, comme les abeilles construisent une ruche. »

« En même temps, les papes travaillaient sans relâche à faire de tous les peuples chrétiens une seule république ; ils atteignaient en grande partie leur but ; idée sublime, née naturellement de l'unité des doctrines que, dès le deuxième siècle, Tertullien formulait en ces termes dans son Apologétique : « Nous restons étrangers à vos factions, à vos partis... La république du genre humain, voilà ce que nous demandons. »

» Telle fut l'œuvre du christianisme dans cette société du moyen âge dont il était l'âme. Il faut le suivre dans l'accomplissement de ce multiple labeur ; et pour en acquérir une véritable intelligence, il faut faire cette étude en le considérant en lui-même, dans sa vie propre, dans son culte et sa liturgie, dans ses monastères, dans son clergé, dans ses diverses institutions, puisque là se trouvaient tous ses moyens d'action.

» La puissance militaire, dans ses évolutions principales, se mit au service de l'Eglise, et ce fut avec ce concours que le christianisme put accomplir son œuvre. Clovis, vainqueur des Romains, des Allemands, des Burgondes et des Wisigoths, se fait baptiser à Reims et donne la France à l'Eglise, alors qu'un grand nombre de peuples barbares, nouveaux maîtres de l'Empire romain, embrassent l'arianisme. Plus tard, par l'épée de Jeanne d'Arc, l'Eglise sauve la France et la rend à elle-même. Entre ces deux extrémités de l'histoire du moyen âge, Charlemagne, Godefroi de Brouillon, Saint-Louis, la chevalerie et les croisades nous montrent que ce double fait exprime bien le caractère ou du moins l'action principale de la vie militaire dans notre pays. »

» En même temps, un autre mouvement plus profond s'accomplissait dans l'ordre religieux et moral. Un esprit nouveau agitait le monde. Les idées et les mœurs établies dans la société par le christianisme s'étaient altérées. Après la prise de Constantinople, les savants grecs, recueillis dans les cours d'Italie, communiquèrent aux lettrés de

(1) Chez Firmin Didot frères fils et Comp., imprimeurs de l'Institut, 36, rue Jacob.

L'Occident un goût si vif pour la littérature ancienne que l'on passa bien vite à l'enthousiasme pour toute l'antiquité, et par une conséquence naturelle, au mépris pour tout ce que le christianisme avait produit. La foi et l'autorité de l'Eglise diminuaient, la raison individuelle tendait à secouer le joug de toute autorité enseignante. L'imprimerie nouvellement inventée servit à accélérer ce mouvement des esprits. Le principe du libre examen est proclamé par Luther et la moitié de l'Occident se tournait vers le protestantisme. Le lien à la fois religieux et politique qui unissait les peuples chrétiens étant rompu, l'unité s'en trouvait affaiblie, même au sein des peuples divisés par leurs propres doctrines. A la même époque, la découverte de l'Amérique et d'une nouvelle route vers les Indes occidentales donnait un élan prodigieux au développement des intérêts matériels.

» On le voit, c'était une révolution profonde qui commençait. Le monde entrait dans des voies différentes, où il n'a cessé de s'avancer jusqu'à nos jours. »

Il nous est impossible de transcrire toute la préface de M. Paul Lacroix qui explique toute la valeur intelligente et toute la portée morale de ce magnifique ouvrage illustré. Non-seulement il va prendre l'une des premières places dans les bibliothèques les plus sérieuses et les plus riches, mais on va encore l'offrir pour étrennes aux jeunes gens et aux jeunes filles, afin de développer dans leur esprit et dans leur imagination l'amour de la patrie, de la religion et du devoir. — Les étrennes futiles passent comme la fleur qui s'épanouit le matin et qui s'effeuille le soir. Les étrennes utiles restent et se collectionnent. C'est ce qui assure à l'œuvre éditée par M. Paul Lacroix et par M. Firmin Didot un succès durable que le temps ne fera que consolider et consacrer.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LITTÉRATURE

LA PÉRIE DE SAINT-FOUR

NOUVELLE

Sur les arides bords de la Truyère, à deux kilomètres de Saint-Flour, s'épanouissait la plus jolie créature que le ciel de l'Auvergne ait jamais fait éclore.

Elle s'appelait Françoise et comptait à peine

seize printemps quand la mort de sa mère adorée la fit orpheline, ce qui l'obligea de sortir du pensionnat où elle avait puisé une certaine instruction.

La jeune fille fut recueillie par un ami de sa famille, honnête chaudronnier, qui, la voyant robuste, intelligente et laborieuse, eut la singulière idée de lui apprendre son état, bien que la confection des chaudrons n'ait rien de gracieux pour une femme; il ne lui épargna aucune des grossières et pénibles fonctions que comportait son apprentissage.

A cinq heures du matin, en hiver, elle allumait la forge, puis soignait les hôtes nombreux de la basse-cour, mettait la cuisine en train, et, pendant que les aliments cuisaient, elle trouvait le moyen de tenir la maison de son patron dans un parfait état de propreté, y compris tous les raccommodages et de travailler à l'atelier de chaudronnerie où elle produisait autant et plus qu'un habile ouvrier; en un mot, elle faisait le travail de six personnes.

Aussi son protecteur, qui savait calculer, eut-il un instant l'idée de l'épouser; mais étant descendu dans sa conscience et après bien des hésitations, il finit par s'avouer qu'il était trop vieux et trop laid pour son ouvrière, qui était d'une fraîcheur et d'une beauté hors ligne.

Mais le fils du chaudronnier était un jeune et solide gaillard, que son père avait envoyé à Paris pour se confectiener dans l'art d'étamer les casseroles et de vendre des peaux de lapin.

Sur l'invitation paternelle de retourner au pays pour épouser une jolie demoiselle qui était en train de fabriquer tous les ustensiles de son ménage, le gars n'hésita pas.

Pour arriver plus vite, il mit sac au dos, prit un bâton, ne fit mettre que quatre rangées de clous de charrette à ses souliers, passa devant le chemin de fer, et, onze jours après, il faisait son entrée dans Saint-Flour.

Aussitôt qu'il vit Françoise :

— Fouchtra! s'écria-t-il en écarquillant les yeux et en joignant les mains comme pour l'adorer.

Le jeune homme n'en dit pas davantage; mais l'intonation donnée à ce juron démontrait clairement qu'il lui avait suffi de voir la jeune fille pour subir le charme qu'elle répandait autour d'elle.

Le père s'en aperçut, et, presque sans consulter l'orpheline, il lui fixa l'époque de son mariage avec son fils comme la chose du monde la plus naturelle.

Pierre aimait donc Françoise, et, pour se faire

aimer d'elle, il poussait la coquetterie jusqu'à se débarbouiller et changer de linge tous les dimanches, quelquefois même. il cirait ses souliers à la suie et au blanc d'œuf; puis, après vêpres, il ne manquait jamais d'inviter sa future à danser une bourrée pendant laquelle, pour lui plaire, il lui arrivait souvent de défoucer le plancher avec ses gros souliers ferrés.

Malgré tous ses agréments, le jeune Auvergnat produisait un médiocre effet sur l'imagination de Françoise auprès de laquelle il n'obtint jamais qu'un succès d'estime.

Il aurait dû s'en apercevoir, car elle devenait de plus en plus rêveuse à mesure qu'approchait le jour fixé pour leur union.

D'où venait la sombre mélancolie de Françoise, quand le bonheur se présentait à elle par le travail, par un mariage assorti et relativement avantageux?

Quel démon la troublait et que lui disait-il?

Tous les ans, pendant la morte-saison, le maître chaudronnier allait à Saint-Flour avec un ouvrier chercher les étamages qu'il trouvait à faire.

Cette année, il envoya son fils avec Françoise, qu'il avait décidée avec quelque peine à crier devant chaque maison: «Étamer les casseroles, poêles, poêtons, etc.»

Les citadins, étonnés de voir une aussi jolie personne faire un tel métier, lui donnèrent tant d'ustensiles à réparer qu'on fut obligé de tripler le personnel de l'atelier.

Tout allait donc à merveille pour le chaudronnier, qui, voyant sa maison prospérer, se proposait de céder son établissement aux deux fiancés.

Le chaudronnier remarqua que, depuis quelques jours, Françoise rentrait de sa tournée beaucoup plus tard que d'habitude.

Mais ce fut bien autre chose lorsque, l'avant-veille de son mariage, elle ne reparut pas à la maison de son futur beau-père.

On devine dans quelle mortelle inquiétude fut plongée l'honnête famille du chaudronnier, qui, après s'être livrée pendant trois jours aux recherches les plus actives, reçut enfin de Paris la lettre suivante:

« Mes chers et bien-aimés protecteurs,

« Maudissez-moi, car je suis un monstre d'in gratitude.

« J'ai eu la faiblesse de prêter l'oreille aux paroles micilleuses d'un jeune et riche élégant, qui a su m'éblouir en faisant miroiter à mes yeux une trompeuse félicité, quand le bonheur réel était dans votre simple et honnête maison. Plaintez-moi, car je porte déjà dans ma conscience

le châtement de ma faute, et je comprends que je suis indigne de jamais reparaitre devant vous!

» Mon respectable protecteur, mon bon Pierre, c'est à genoux, et en arrosant ce papier de mes larmes que je vous dis un dernier adieu!

» FRANÇOISE. »

Cet événement inattendu plongea dans la consternation la famille du chaudronnier, qui avait de puissants motifs pour regretter cet inestimable joyau!

O destinée! Françoise était désormais une fille perdue, car elle avait fait le premier pas dans la mauvaise voie; et cependant elle était loin d'avoir perdu tout sentiment vertueux. Secourue à temps, elle serait rentrée facilement dans le sentier du devoir; mais la fatalité devait la pousser dans le tourbillon des plaisirs de la capitale, et la précipiter ravissante de jeunesse et d'illusions, dans ce pandémonium qui s'étale principalement du boulevard des Italiens au boulevard Montmartre.

La chaudronnière de Saint-Flour fit florès à Paris, où elle se faisait appeler Francesca.

Abandonnée par son lâche séducteur, elle se fit un jeu, elle aussi, de trahir tous ses serments de fidélité.

Au bout de quelques années, il s'opéra un si notable changement dans son caractère, ses goûts et son langage, que, sauf sa beauté, elle était méconnaissable.

Véritable fille de marbre, elle devint une des reines de Bullier, de Matille et de la Closerie des Lilas, où elle rencontrait des fils de famille qu'elle exploitait, et qu'à l'instar de Lola Montès elle cravachait au besoin.

Francesca n'allait au bois qu'en huit-ressorts, avec domestiques poudrés; elle avait sa loge aux Italiens, et, avec des toilettes extravagantes, elle se faisait conduire en poste sur le turf, où elle pariait des sommes considérables tout en sablant le champagne.

On la rencontrait aussi en panier, le fouet en main, entre deux *petits crevés* qu'elle menait à la ruine, à grandes guides, par des chemins semés de roses, ou bien étalant sur l'asphalte des boulevards ses longues robes Princesse rehaussées d'une rivière de diamants, quand elle daignait effleurer le sol de ses petites bottes rouges à haut talon.

Après avoir bu à longs traits à la coupe de toutes les voluptés, saturée d'or et adulée d'un monde corrompu, il lui fallut de nouvelles émotions.

Elle eut la fantaisie d'aller faire un tour au pays

natal, dans tout l'éclat de son luxe, n'étant pas fâchée, disait-elle dans son nouveau langage, d'épater un peu le bourgeois et surtout ces bourgeois arriérées à qui elle voulait révéler le haut chic du Paris élégant.

Un jour, en effet, elle fait son entrée dans Saint-Flour, littéralement couchée dans une calèche découverte, qu'elle couvrait presque complètement de son immense robe à dessins criards; elle était coiffée à la chien, portait un pince-nez d'or et tenait dans ses bras, comme un enfant, un petit épagneul qu'elle avait fait teindre en bleu.

Elle détournait son regard des personnes qu'elle reconnaissait et donna l'ordre à son automédon de tenir la rone dans le ruisseau afin de les écla-bouiser.

Le retour de Françoise au pays fit grand bruit: on allait en foule pour la voir passer à la promenade, dans sa toilette vaporeuse, toute constellée de perles et de bijoux, suivie d'un domestique en livrée de suisse d'église, portant avec gravité la mante et le chien de madame.

La jeunesse du pays suivait la fausse grande dame et l'interpellait en patois; les gamins surtout (toujours sans pitié!) formaient l'avant-garde en imitant le cri de l'ex-étameuse de casseroles, poêlons, etc.

La position n'est plus tenable. Françoise, avec une dignité burlesque, enjoignit à son domestique de faire écarter cette bourbe de manants.

Le pauvre valet, médiocrement rassuré, essaya d'obéir à cet ordre, mais les naturels de Saint-Flour se ruèrent contre le malheureux poulx dont ils se partagèrent la perruque, après lui avoir détaché force horions.

Le chien lui-même eut à subir un grand affront; on lui attachait, comme appendice caudal, une vieille casserole. puis on le lâcha.

L'animal, pris d'un folle frayeur en entendant les soubresauts de l'ustensile fêlée, se mit à dévorer l'espace comme s'il eût eu le diable à ses trousses, poursuivi par le valet qui remerciait tout bas le ciel de lui fournir une aussi belle occasion de fuir la vile multitude, au lieu de protéger sa maîtresse.

Mais, grâce à l'intervention de quatre bons gendarmes, cette nouvelle étoile put filer jusqu'à son hôtel escortée par la foule.

Il faut dire aussi que Françoise avait pris, de l'accent parisien, tout ce qu'il y a de plus gracieux et de plus raffiné, ainsi, elle était parvenue, à force d'études, à ne plus prononcer les R.

Cela lui attira pourtant un petit désagrément à

table d'hôte: on est si peu habitué au beau langage en province!

Françoise se faisait servir partout du pâté à la tartare; ce n'est pas qu'elle l'aimât, au contraire, mais elle avait tant de grâce en le demandant! Jugez plutôt:

— Ga'çon?

— Voilà, madame! Que désire, madame?

— Pâté ta'ta'le, dit-elle avec volubilité et sans presque ouvrir la bouche.

— Madame?...

— Pâ'é ta'tale, vous dis-je. Ah çà! ga'çon vous êtes donc sou'd?

— J'entends bien madame, mais je ne peux pas la comprendre.

— Ah! vous êtes ado'able de bêtise, ma pa'ole.

Et, pour la troisième fois, la merveilleuse répéta ces deux mots au garçon qui paraissait confus de ne pouvoir rien deviner, lorsqu'un convive intervint:

— Vous ne comprenez donc pas, dit-il au garçon, ce que madame vous demande? C'est pourtant facile.

Et il lui dit quelques mots tout bas.

— Ah! c'est différent, s'exclama le garçon en s'adressant à Françoise. Madame, c'est au fond de la cour, à gauche.

— Imbécile! insolent! dit Françoise en se levant. Parlez donc français à des Auvergnats!

Et, furieuse, elle ordonna qu'on lui servit à diner dans son appartement, où elle retrouva son infortuné valet, tout défraîchi, et ce pauvre Bibi dans un état pitoyable.

Le lendemain, Françoise prit le premier train partant pour sa chère capitale, qui offrait un champ plus vaste pour la culture des cucurbitacées et regrettant bien d'avoir honoré de sa présence la patrie des marchands de marrons, des commissionnaires et des porteurs d'eau.

Dans son aveuglement orgueilleux, l'ex-chaudronnière oubliait qu'elle-même était Auvergnate et de la plus humble condition.

Elle recommença son genre de vie à Paris pendant quelques années encore, gaspillant sa jeunesse et sa robuste santé.

Puis, la débauche lui traça sur le visage quelques rides prématurées que le temps se chargea de creuser de sa faux impitoyable.

L'année d'après, quelques fils argentés éclairaient, sur ses tempes, les cheveux noirs et soyeux dont elle était si fière; la fraîcheur du teint finit par disparaître, et il fallut recourir à toute sortes d'artifices

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Une fois entrée dans la période de décadence,

Françoise descendit l'échelle sociale avec une effrayante rapidité.

D'échelon en échelon, elle tomba au dernier degré de l'ignominie, sans pouvoir se dégager de la hideuse étreinte de la misère, quand il était si facile à cette imprévoyante cigale de réserver quelques sacs de grain pour l'hiver de ses jours, alors que l'aveugle fortune faisait tomber sur elle une pluie d'or ! Tant il est vrai que « le bien mal acquis ne profite jamais. »

Pendant que Françoise, ballotté par le vent de la fortune et de l'adversité, se débattait contre l'affreuse misère, la famille du chaudronnier de Saint-Flour, à force de travail et d'économie avait acquis un bien-être fort respectable.

Pierre s'était marié à une femme qui l'adorait et qui lui avait donné quatre beaux enfants.

Un jour que toute la famille du chaudronnier regardait manœuvrer les *lanciers du préfet*, c'est-à-dire les citoyens chargés de « nettoyer la patrie », les traits d'une femme employée au corps de balais frappèrent les regards de Pierre, qui, malgré les haillons de la balayeuse, la reconnut.

C'était Françoise, que la nostalgie avait ramenée au pays qui l'avait vue naître, ainsi que l'oiseau voyageur revient mourir près de l'arbre où fut son premier nid.

N'ayant pas osé implorer la pitié de ceux qu'elle avait si fièrement éclaboussés au temps de sa honteuse prospérité, elle aurait continué d'endurer toutes les tortures de la misère, si l'honnête famille du chaudronnier, si Pierre surtout, ému de compassion pour la femme qu'il avait tant aimée, n'était allé tendre la main à Françoise et la retirer de la position abjecte où elle se trouvait.

Comme Françoise paraissait animée d'un repentir sincère, quelques personnes pieuses s'intéressèrent à elle et la firent entrer, selon son désir, au couvent des Ursulines où, comme Madeleine, elle pleure sur sa vie mondaine qu'elle a peut-être la faiblesse de regretter par instants....

Pauvre humanité !

F. MOUILLAN.

COURRIER DES THÉÂTRES

Italiens. — *Marta*. Dernière représentation de Capoul. — Concert donné par Mme la marquise Scotti-Caracciolo.

Capoul nous a fait ses adieux samedi dernier dans *Marta*. Il nous quitte définitivement après un sé-

jour de trois mois à peine sur notre scène italienne, mais il faut espérer que l'accueil sympathique qu'il a reçu du public pendant cette courte apparition l'engagera à venir nous faire une autre visite un peu plus longue à la saison prochaine. On avait annoncé qu'il ne serait pas éloigné d'accepter les brillantes propositions de l'Opéra-Comique, et de rentrer au théâtre de ses premiers succès ; il n'en est rien : Capoul compte plus que jamais persévérer dans la carrière italienne et il a déjà quitté Paris pour aller chanter en Italie.

Lundi dernier nous avons eu un concert extraordinaire donné par Mme la marquise Scotti-Caracciolo, avec le concours des artistes du Théâtre-Italien. Mlle Scotti était, il y a, je crois, une quinzaine d'années l'une des cantatrices les plus estimées de l'Italie ; elle a chanté successivement sur presque toutes les grandes scènes de la péninsule et notamment à Milan, où elle obtint ses plus grands succès. Ayant épousé le marquis Caracciolo, elle abandonna la scène pour rentrer dans la vie privée, mais non sans regretter son brillant passé artistique. Aujourd'hui, dominée par l'attrait irrésistible qu'exerce fatalement la scène sur ceux qui l'ont quittée après y avoir connu les fiévreuses ardeurs de la vie d'artiste, Mme Scotti-Caracciolo a, dit-on, résolu de reprendre, après dix ans d'éloignement sa carrière artistique brusquement interrompue en plein succès, et c'est pour se faire connaître du public parisien qu'elle a donné ce concert dont nous allons dire quelques mots.

La soirée a commencé par le troisième acte du *Ballo in maschera*, chanté par Mme Pasqua, MM. Ugolini et Colonnese. J'ai déjà parlé tant de fois de cet opéra et des artistes qui l'interprètent que je ne m'y arrêterai pas aujourd'hui ; j'arrive donc au concert lui-même qui se composait de fragments de *Sémiramide* (en costume) par Mme Scotti-Caracciolo et M. Colonnese et de plusieurs morceaux d'opéras chantés par Mlle Torriani, MM. Verger, Ugolini et Colonnese sans compter une certaine *fantaisie* pour violon que je garde pour la fin.

Mme Scotti, costumée en reine de Babylone a chanté deux morceaux de *Sémiramide* : l'air du premier acte avec chœurs « bel raggio », et le duo du deuxième acte avec Assur « si la vita encor t'è cara ». Ai-je besoin d'ajouter que le succès de la cantatrice a été complet ; la fête se passait en famille et en très petit comité, et naturellement les invités ne se sont pas fait faute d'applaudir et d'envoyer sur la scène une véritable avalanche de fleurs arrosées de pas mal d'eau bénite de cour. Quant aux quelques profanes qui s'étaient glissés dans la salle, ils ont paru un peu plus réservés.

M. Colonnese a bien chanté sa partie dans le duo de *Sémiramide*, il a été fort applaudi surtout dans

le passage « *quella ricordati* » dont il a bien rendu le profond sentiment. Mlle Torriani, très jolie dans une ravissante toilette mauve et vert d'eau, a chanté un air du *Trovatore* et une cavatine de *Linda*. Ce dernier morceau qu'elle a dit à ravir lui a valu d'unanimes applaudissements. Mais tous les honneurs de la soirée ont été pour M. Verger rappelé trois fois après le grand air de Figaro d'*Il Barbiere*, qu'il a enlevé avec une verve et un brio étourdissants.

Le concert s'est terminé par le beau trio d'*I Lombardi* chanté en costume par Mme Scotti, MM. Ugolini et Colonnese. Ce morceau a mis en lumière une fois de plus les meilleures qualités de M. Ugolini, qui a décidément une très belle voix; le médium est toujours un peu sourd, mais les notes du registre supérieur sonnent avec un éclat et une sûreté vraiment remarquables. Il est regrettable pour ce vaillant ténor, qu'au lieu de le faire débiter tout d'abord dans le *Ballo* qu'il a chanté avec succès, on l'ait fait débiter dans la *Traviata*, qui lui est moins favorable, car il est fort probable qu'il eût conquis du premier coup une faveur que le public ne lui a accordée qu'après un peu d'hésitation. C'est M. Ugolini qui chantera le rôle de Poliuto dans la reprise de cet ouvrage qui était annoncée pour mardi dernier et qu'un petit détail d'accessoires a dû faire remettre à la semaine prochaine et si je m'en rapporte à l'impression qu'il a produite aux répétitions je ne doute pas qu'il ne soit fort apprécié à la première représentation.

J'ai parlé tout à l'heure d'une certaine fantaisie sur le « *God save the queen* » de Van-Gelder, composée et exécutée sur le violon, sans accompagnement par le jeune (il me saura gré de ne pas le nommer). J'ai rarement vu rien de plus triste et de plus ridicule. Quel démon funeste pousse donc ainsi les malheureux virtuoses à vouloir imposer au public leurs grotesques élucubrations et toutes les insanités musicales qui leur obscurcissent le cerveau? Est-il possible de s'abuser à ce point sur la valeur de compositions absolument nulles, qui passent toutes les limites du mauvais, et qui ne renferment ni idée, ni sentiment, ni rien de ce qui compose une œuvre musicale! Cet infortuné jeune homme fera bien de réintégrer dans son portefeuille, dont elle n'aurait jamais dû sortir, la fantaisie par trop fantaisiste qu'il nous a jouée l'autre soir, et puisque nous sommes à une époque de l'année où il est d'usage de se faire des cadeaux, je crois lui en faire un qui a bien son prix, en lui conseillant de mettre un frein à sa manie de compositeur pour se consacrer plutôt à l'étude des maîtres. S'il veut obtenir quelques succès comme violoniste, il fera bien de changer à l'avenir ses programmes et de substituer à la susdite fantaisie sur le « *God save*

the queen » quelque bon concerto de Viotti, ou quelque morceau de Mozart ou de Beethoven.

Je ne veux pas terminer sans faire mes compliments à l'orchestre pour l'entrain et la perfection avec lesquels il a exécuté l'ouverture de la *Gazza Ladra*. Il était facile de voir que ces artistes, condamnés depuis le commencement de la saison au répertoire un peu trop exclusif de M. Verdi, éprouvaient un véritable plaisir à exécuter cette délicieuse symphonie d'un maître, dont le public aimerait assez lui aussi, à voir les chefs-d'œuvre figurer plus souvent sur les programmes du Théâtre-Italien.

MOSAÏQUE ROSE

Un grandissime festival aura lieu, le dimanche 12 janvier prochain, au Palais de l'Industrie, au bénéfice des crèches, cette œuvre philanthropique si intéressante et si humanitaire.

Cette solennité musicale, sans précédent à Paris, sera donnée par plus de quarante sociétés orphéoniques de Paris et de la banlieue, présentant un ensemble de plus de 1,000 chanteurs; par les musiques des quatorze régiments composant la garnison de Paris (600 exécutants), et les musiques des deux légions de la garde républicaine, dirigées par MM. Paulus et Sellenick.

L'effet musical produit par les masses chorales et instrumentales sera immense.

Cette belle fête musicale est placée sous le patronage des dames qui s'intéressent à la conservation des enfants des classes laborieuses.

Nous ne doutons pas que, sous un patronage si sympathique et avec l'attrait d'une manifestation musicale si grandiose, le produit ne soit assez important pour permettre la création immédiate de nouvelles crèches dans certains quartiers de Paris et de la banlieue qui en sont encore privés.

La première fête d'enfants a eu lieu le jeudi 26 décembre, dans les salons de M. Philippe Herz, rue Clary, n° 4, en faveur des jeunes Alsaciens Lorrains. Cette inauguration toute charitable ne peut que porter bonheur à ces fêtes d'enfants qui vont se succéder tous les jeudis. La seconde fête est annoncée pour dimanche 5 janvier. Retenez-le bien, et amenez bien vite vos petits garçons et vos petites filles, pour les rendre les enfants les plus heureux du monde.

Le programme de cette première fête était des mieux remplis et des plus intéressants. Il comprenait le *Bouquet de violettes*, comédie inédite en un acte, qui a été jouée par de jeunes acteurs avec

beaucoup de naïveté, de talent et de charme. La donnée de la pièce est des plus morales et des plus charitables. C'est une excellente semence que de faire germer dans le cœur des enfants la bonté et l'aumône. Puis, Brunnet, le spirituel et intelligent successeur de Robert Houdin, a donné une séance de prestidigitation et de magie. Tous les enfants l'ont pris pour un sorcier; mais pas un n'avait peur de lui, et c'est à qui lui demandait des dragées et des photographies. Il y a eu en outre une *tombola*, un arbre de Noël, tout surchargé de bonbons et de joujoux; et un bal d'enfants dirigé par un professeur de danse. Des glaces, des rafraîchissements et des gâteaux étaient servis par de jeunes huissiers poudrés. A six heures, tout ce petit monde enfantin s'est séparé à regret, en se donnant rendez-vous pour le 5 janvier 1873. La fête était très bien organisée; il y avait des fleurs dans les escaliers. Les salons étaient chauffés, ils sont très beaux et très luxueusement décorés. La salle Clary ne peut manquer de réussir, et nous souhaitons aux fêtes d'enfants, dirigées par M. Alwood, tout le succès qu'elles méritent.

Le temps et l'espace nous manquent pour rendre compte d'une splendide soirée qui a été donnée le soir même, jeudi 26 décembre, dans le petit hôtel de Mme Rattazzi, avenue Urich, et de la jolie comédie inédite qui a été représentée sous ce titre : *le Portrait de la Comtesse*. Cette comédie est en vers; elle a été très appréciée et très applaudie. Il y a le feu de l'intelligence dans toute cette poésie, empreinte de jeunesse et de passion.

On a nommé la baron Stock comme l'auteur du *Portrait de la Comtesse*. Or, ce baron Stock, qui a déjà fait ses preuves au *Constitutionnel*, quand il s'appelait « Princesse de Solms », n'est autre que Mme Rattazzi. Nous vous donnerons le scénario de cette comédie et nous ferons plus, si toutefois nous pouvons l'obtenir : c'est de vous donner la comédie tout entière dans nos colonnes de la *Gazette Rose*.

Le *Portrait de la Comtesse* a été admirablement interprété. Le peintre Horace (le peintre à la mode), était représenté par M. Charpentier, de la Comédie-Française; M. de Simeuse par M. Georges; l'actrice Adrienne par Mlle Lauriane, de la Gaîté; Mme de Simeuse par Mme Perret, de l'Opéra-Comique, et le concierge par M. Dubasque.

Mlle Lauriane a beaucoup de chaleur, de sentiment et de fougue; c'est une artiste convaincue, elle a la foi, elle arrivera. Mlle Perret est très élégante, très distinguée et très jolie; on se plaisait autant à la regarder qu'à l'entendre.

L'intermède musical qui a précédé la comédie se composait de Mme la marquise Carracciolo, qui vient de se faire entendre aux Italiens; de Mme Montesini, de M. Depassio, de l'Opéra, et de Mme Dreyfus, sur l'orgue d'Alexandre. Mme Richault a dit cette touchante poésie de Manuel : *la Petite Chanteuse*, qui a eu tant de succès à Dieppe.

Nous reviendrons sur cette soirée dans notre courrier du 15 janvier, et nous vous dirons les toilettes et les célébrités contemporaines qui s'y trouvaient.

On a annoncé, pour le jeudi 2 janvier, une autre soirée artistique et dramatique; la maîtresse de la maison, Mme Rattazzi, doit jouer avec Mme Richault un ravissant proverbe : *Quand on n'aime plus trop, on n'aime plus assez*, toujours du baron Stock. Le baron Stock a bien de l'esprit, qu'en pensez-vous ?

Il y a quelques années, M. Achille Jubinal publiait un grand ouvrage intitulé : *les Anciennes Tapisseries historiques de France*, dans lequel fut comprise la reproduction des belles tentures qui ornent encore l'église de Saint-Remy à Reims.

Le même écrivain, toujours chercheur, vient de faire, après de longues et patientes investigations, au sujet de ces tentures, une découverte intéressante pour l'archéologie française; c'est le contrat original et authentique passé entre le cardinal Henry de Lorraine, archevêque de Reims, le peintre Murgalet, de Troyes, chargé d'exécuter les cartons, et le tapissier Peperssacq, de Charleville, pour la confection des douze tapisseries dont il voulait faire cadeau à l'église Saint-Remy. Tout est prévu et fixé avec les plus grands détails dans le contrat; l'époque où commenceront les travaux, la qualité des laines à employer, les nuances, les couleurs. Le cardinal constitue un logement dans la dépendance de son palais, aux maîtres et aux ouvriers. Il va jusqu'à se faire reconnaître sur eux un droit de haute et basse justice en son bailliage de Vermandois.

Ces documents, fort curieux à tous égards, vont être publiés prochainement.

Mme Caroline Gravière, dont vous avez apprécié tout le talent philosophique et le style délicat et concis dans la *Servante*, que la *Gazette Rose* a publiée en feuilleton, de quinzaine en quinzaine, vient de faire paraître un nouveau livre appelé à un grand succès de cœur et de larmes. *Mi-La-Sol*, tel est le titre de ce doux roman d'amour. *Mi-La-Sol* commence par un chant de jeunesse et de tendresse, et *Mi-La-Sol* finit par la plainte lugubre de la mort. Pauvre *Mi-La-Sol*!... Nous ne

voulons pas vous dire le sujet de cet émouvant roman d'amour, car nous allons demander à Mme Caroline Gravière l'autorisation de le reproduire tout entier dans la *Gazette Rose*. Et toutes nos lectrices nous remercieront comme elles nous ont remerciée de leur avoir fait connaître la *Servante*. Mme Caroline Gravière habite Bruxelles. Elle a en Belgique une grande réputation d'écrivain. Elle produit beaucoup; et tout ce qu'elle signe est lu avec autant d'empressement que s'il s'agissait à Paris d'un livre de George Sand.

**

La *Chanson de l'Etoile* a obtenu un très grand succès au théâtre des Folies-Marigny. Mme Ugalde y a été ce qu'elle était autrefois et ce qu'elle est encore : une admirable comédienne et une cantatrice inimitable. Sous le pseudonyme de Gêrôme, l'auteur de la partition qui a été acclamée et bis-sée, et qui est une véritable perle musicale, se cache, nous l'avons déjà dit, une femme de grand talent et une femme du meilleur monde. Demandons-lui la permission de lui enlever son masque, maintenant que le succès est assuré, ce qui ne pouvait être douteux. *M. Gêrôme* n'est autre que *Mme Turblé des Sablons*, dont les échos bruxellois se souviennent encore à propos d'un grand opéra qu'elle a fait représenter à Bruxelles.

V. DE R.

ÉTRENNES DE LA GAZETTE ROSE 1873

AVIS A NOS ABONNÉES

La direction de la *Gazette rose*, à l'occasion des étrennes de 1873, offre *gratuitement* à ses abonnées, à titre de souvenir et de cadeau, une *très jolie Ceinture russe* en cuir de Russie, de nuance naturelle, ou en maroquin noir avec agrafes dorées, argentées ou oxydées, et porte-mousqueton destiné à supporter l'encas de saison, le livre de messe, l'éventail ou la lorgnette de théâtre.

Cette *Ceinture russe*, en cuir naturel de Russie ou en beau maroquin noir, coûte, telle que nous venons de la décrire, la somme de *huit francs*, dans les *magasins de la Glaneuse*, 7, rue de la *Chaussée-d'Antin*.

Mais pour obtenir cette prime, ou plutôt cette étrenne utile et fantaisiste tout à la fois, il faut se réabonner pour un AN, à partir du 1^{er} janvier 1873, ou compléter son abonnement d'une année.

Cette *Ceinture russe* arrivera par la poste à destination, à l'adresse indiquée, dans un carton illustré de la *Glaneuse*.

Nous prions donc nos abonnées de nous envoyer immédiatement leur réabonnement d'une

année, afin que nous puissions nous prémunir à l'avance d'une très grande quantité de *Ceintures russe en cuir de Russie et en maroquin noir*, et que nos lectrices ne soient pas obligées de les attendre.

Nous rappelons que l'abonnement d'un an à la *Gazette rose* est de *vingt francs par an* pour Paris et la province. Les frais de poste sont en sus pour l'étranger.

Il faudra ajouter 1 fr. de plus pour l'envoi de la *Ceinture russe* et les frais de poste, SOIT LA SOMME DE VINGT ET UN FRANCS, par mandat de poste, à l'ordre de Mme la vicomtesse de Renneville, directrice de la *Gazette rose*, 3, rue Rossini, à Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

NUMÉRO 45.

Première toilette. — Ce costume se fait en drap vert foncé, le devant est sac et fermé par trois brandebourgs; au côté gauche, sous le trèfle du dernier brandebourg, part une cordelière qui vient s'attacher sur l'épaule sous un autre trèfle qui forme l'effet d'une contre-épaulette; cette cordelière descend à la hauteur du coude pour remonter à son point de départ; le dos est demi-ajusté au moyen d'une couture faite au milieu et des petits côtés, qui relèvent bien sur le pouff de la jupe de dessous.

La jupe de dessus a derrière 1 m. 25 cent. de longueur et devant 85 centimètres; le devant est plat, le reste de la jupe est froncé à la ceinture, le relevage s'obtient au moyen d'une boutonnière en soutache qui s'échappe de la tête du dessin qui vient s'agrafer à un bouton au-dessous du paletot.

En dessous est un corsage amazone, le devant forme deux petites pointes, la basque se termine à la première pointe, le dos forme une basque arrondie, longue de 20 centimètres, large de 10, celles de devant sont de la même largeur et longueur, la garniture est un large galon posé au bord et à plat, surmonté d'un petit dessin de soutache. La jupe de dessous est en pointe et forme traîne, elle est très peu foncée; le costume complet emploie 40 mètres de drap. Bottines de drap vert foncé, avec guêtres chevreau et talons Louis XV.

Deuxième toilette. — Petite fille de 6 à 7 ans (dolman). Ce modèle dessine légèrement la taille par la couture du milieu du dos et par la couture de jonction du dos au devant, le devant forme sac, le bas forme la pointe devant et au dos, le milieu reste ouvert: la manche est très longue, elle couvre le bras jusqu'à la saignée; ce vêtement est orné d'un galon posé à plat sur le bord; en dessous est un corsage ajusté à la taille, monté avec la jupe de dessus. Ce costume est en drap ou en cachemire (voir la description du patron). Bottines chevreau, talons carrés et plats.

Troisième toilette. — Tunique princesse en cachemire ou en soie; le devant est plat, il se boutonne du haut en bas, c'est le petit côté qui forme la draperie qui s'attache derrière au bouton de la taille. Pour obtenir cet effet, il faut, à partir de la taille, laisser une pointe carrée, large environ de 12 à 15 centimètres, couper le bas en l'arrondissant jusqu'à la longueur du devant qui est de 105 à 110 centimètres. Il faut environ 15 centimètres de plus de largeur au petit côté qui se joint au devant. Le costume de dessus emploie 7 mètres 50 de soie ou 3 mètres 75 de cachemire. Bottines chevreau mat, talons Louis XV.

Pour les articles non signés
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.



Plancha N° 45.

Imp. Roubaix, 64, 25^e Ann. Paris.

1^{er} Janvier 1873.

La Gazette rose

Coiffures d'Hiver.

Coiffures de la M^{me} Gagelin-Orizex. Chapeaux de M^{me} Rozet. Passamontrie de la Glaneuse. Mouchoirs de Chapron. Ceinture Régente de M^{me} de Vertus saurs Japon. Empire et Princesse de M^{me} Mannin. Foulards et Cachemires de l'Union des Indes. Chaussures de la M^{me} Douvroux. Costumes de petite fille de M^{me} Wallis. Parfums et savons de toilette de la M^{me} Violot. f. des Cours Étrangères.

GAZETTE ROSE